

Malika Ferdjoukh

FAIS-MOI PEUR



Le livre

Enfin seuls !

À peine la voiture des parents a-t-elle disparu dans la nuit noire que les cinq enfants Mintz, laissés sans surveillance, investissent la maison. On transforme la cuisine en patinoire, on fait exploser le pop-corn, on prépare une expédition au cimetière, on dessine des sorcières, on retrouve un copain fantôme...

Mais un certain monsieur N rôde dans le jardin. Il a mis son manteau rouge. Sous la neige qui tombe, on dirait le Père Noël. Il vient de tuer, son couteau est encore plein de sang, ses yeux remplis de haine. Il brûle de rage et de l'envie de poursuivre son massacre...

Les enfants Mintz, leur chat, leur chouette ne savent pas que cette soirée du 23 décembre va virer au cauchemar.

L'auteure

Malika Ferdjoukh est née à Bougie en Algérie. Ce qui explique le «h» final à son nom (quand on l'oublie, elle a horreur de ça!), et sa collection de chandelles. Elle vit à Paris depuis sa petite enfance.

Elle a séché quelques films à la Cinémathèque pour suivre des cours à la Sorbonne. On peut dire qu'elle est incollable sur le cinéma américain, ses dialogues fameux et ses distributions pléthoriques, du western au polar noir, mais son genre adoré reste la comédie musicale dont elle est capable de chanter à tue-tête les airs les plus improbables. Elle écrit des séries pour la télévision.

Malika Ferdjoukh

FAIS-MOI PEUR

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

«[...] elle cueillit une fleur et courut l'offrir à sa mère. Sans doute était-elle en cet instant radieuse car Mme Darling, la main sur le cœur, s'écria : "Oh, si seulement tu pouvais rester ainsi à jamais !" Elle n'en dit pas plus long, mais, dès lors, Wendy sut qu'elle était condamnée à grandir.»

J. M. BARRIE, *Peter Pan*

Pour Alice Goldman

Personnages

Les enfants Mintz :

Gervaise l'aînée, 13 ans

Mone 10 ans et demi

Barnabé presque 9 ans

Odette 5 ans

Bébé Lou 16 mois

Les autres enfants :

Amoh 11 ans

Radiah 16 ans, sœur de Amoh,

Gabriel 17 ans

Mme et M. Mintz les parents

Mamido la grand-mère

Les demoiselles Perrucci

Et l'assassin.

Prologue

*Où, contrairement à l'usage, l'on apprend
qui est l'assassin.*

Monsieur N n'avait pas été un criminel *toute* sa vie. La preuve: il avait déjà neuf ans quand il tua pour la première fois. Bien entendu, à cette époque, il n'était pas encore monsieur N... Il était Léo, petit garçon qui passait ses étés chez Mémé et Pépé.

La chose – le crime – eut lieu à la mi-juillet. Ce jour-là, l'enfant voulait accompagner son grand-père au marché.

– Je préfère, lui avait répondu le vieil homme, que tu gardes la maison. Poulou, ce garnement, pourrait revenir chiper des pêches, et Mémé ne saurait pas le rattraper. Mais si tu es là...

Le petit garçon dut faire contre mauvaise fortune bon cœur, c'est-à-dire obéir.

Il s'occupa. Il ne fit que des choses défendues, autrement dit très agréables. Il cueillit et mangea quelques-unes des fameuses pêches (on accuserait Poulou, et alors?). Il tailla des flèches dans des brindilles de peuplier et les tira sur les merles. Mais sans réussir à les toucher. Il découvrit ensuite une fourmilière qu'il eut l'idée d'inonder avec la limonade de sa gourde, et contempla longuement le spectacle des insectes affolés qui se propulsaient dans les bulles. Pour finir (il commençait à trouver le temps long), il déambula aux abords de la basse-cour.

Il avait très peur des poules. Il se figurait qu'elles guettaient la moindre inattention de sa part pour fondre sur ses mollets et le piquer du bec. Tout le monde sait que les poules ne font pas cela. Tout le monde sait aussi que les peurs d'un petit enfant ne sont pas raisonnables.

Prudemment, il bifurqua du côté des canards de la mare. Ils étaient sur l'eau, il était sur terre,

et il se dit que cet ordre des choses suffisait à le protéger.

À ce moment, il aperçut Poulou. Le garnement.

– Huh ! fit Poulou.

Ce qui signifiait « salut ». C'était un grand garçon échevelé, maigre comme un chaton de cimetièrè ; ses sourcils en angle aigu, ses prunelles rousses lui donnaient l'expression d'un diable malin.

– Bonjour, répondit Léo, poliment et en articulant, afin de bien montrer que deux personnes peuvent se rencontrer en un même lieu, elles n'en sont pas moins très différentes.

Il n'aimait pas Poulou. Il savait qu'il fallait s'en méfier. C'est ce que tout le monde, par ici, répétait.

Ce Poulou n'avait pas une vie normale. Il habitait un terrain vague à la sortie du bourg, dans une caravane où s'entassaient ses huit frères et sœurs, tous pieds nus dans leurs chaussures, ainsi que sa tante qui semblait être sa jumelle car elle avait le même air et le même âge que lui, treize ans.

Il avait également une mère qui parcourait la région pour lire les lignes dans les mains des serveuses ou des filles de ferme. Elle devinait l'avenir, mais elle ignorerait toujours qu'une fois qu'elle leur tournait le dos, serveuses et filles de ferme allaient vite se laver les mains, les bras, et tous les morceaux de peau qu'elle avait touchés.

– C'est à toi, ces canards? demanda Poulou au petit garçon.

– Ils sont à mon pépé et à ma mémé.

Poulou ricana, sans raison, et le petit garçon eut un frisson. Il vit Poulou sauter la haie et se diriger vers la mare.

Il s'agissait d'un bassin peu profond mais large, où huit canards, canes et canetons frétil-
laient, jouaient, criaillaient comme une colonie de vacances. Le grand garçon s'accroupit sur le bord. Fouillant son short crasseux, il en extirpa un bout de pain. Il lança la valeur d'une bouchée au milieu de l'eau.

La minuscule infanterie fonça en ligne, les becs claquèrent avec des bruits de cornes, et des

éclaboussures, et des envols de plumes. Le bout de pain disparut. C'était très amusant.

Le petit garçon s'approcha à son tour et sortit de sa poche un reste de goûter.

– C'est quoi ?

– Du beignet d'hier.

Avant que le petit garçon pût faire un geste, Poulou s'empara du morceau de beignet, le flaira, puis mordit dedans.

– C'était pour les canards ! protesta l'enfant.

– Y verront pas la différence. Moi, si.

Il engloutit le beignet tout en continuant d'émietter son quignon pour les canards. Pris d'une inspiration, il partit ramasser une branche vers le puits et, revenant à la mare, il y lança, mais plus près du bord cette fois, une autre bouchée de pain. Autour, l'eau traça des cercles de cible. Les bêtes s'y ruèrent.

Elles allaient toucher au but, quand le grand garçon abattit sa branche par surprise et écarta la bouchée. D'abord interloquée, l'escadrille fit volte-face.

– On va faire le concours du plus fort, expliqua-t-il au petit garçon.

Ce fut un gros canard gris à ailes bleues, le plus beau des huit, le plus combatif aussi, qui l'emporta.

Les mollets dans l'eau, Poulou riait, la bouche large ouverte. On apercevait ses petites dents où seules les deux canines du bas, toutes pointues, dépassaient. À chaque morceau qu'il jetait, les volatiles filaient comme des torpilles, mais pttt! d'un coup de bâton, il éloignait la friandise.

– J'aime pas les canards, dit-il soudain.

– Ah? fit le petit garçon. Pourquoi?

– Y a pas de pourquoi. J'les aime pas.

Puis il ajouta :

– C'est comme vous autres. Vous nous aimez pas. Et y a pas de pourquoi non plus.

– Je t'aime bien, moi, mentit l'enfant.

Poulou éclata de rire, se frappa la cuisse avec son bâton, effrayant les canards et manquant presque de tomber dans la mare.

– Hypocrite, dit-il doucement, braquant ses

prunelles rousses et tranquilles sur le petit garçon. T'es comme les autres qui prennent leur fusil dès qu'on approche de leurs arbres.

– C'est à cause que tu voles les pêches.

Poulou l'attrapa par le bras. Ses doigts étaient durs.

– Je les vole pas. Je les mange! Vu?

Il le lâcha et se remit à lancer le pain. Il prenait soin de ne le distribuer que par très petits bouts, un à un, par-dessus les bêtes frémissantes. Et pas trop loin, pour avoir le plaisir de l'écartier au dernier moment avec la branche.

Chaque fois, le gros canard aux ailes bleues sortait victorieux. Il avait compris la stratégie. Gorge haute, plumes ouvertes, il pivotait en un éclair, et engloutissait le butin.

Sauf une fois. À cause du canard roux, un pataud, aux duvets chiffonnés. Jusqu'alors, celui-ci était resté à la traîne, comme ceux qui, dans la meute, demeurent à l'ombre des chefs.

– Je l'aime encore moins, ç'ui-là, s'écria Poulou. Il est petit, il est moche. Il court pas vite.

Ce canard flottait avec des balancements de Culbuto en bois, et des coups d'ailes inutiles. Lorsque le grand garçon le vit se dandiner pour chiper une autre bouchée, il le cingla d'un coup de bâton au ventre. Le canard battit aussitôt en retraite, apeuré, l'œil rond.

– Regarde, il a la trouille. Eh!... t'as la trouille? Planque-toi! Quand on est moche et petit, c'est tout ce qu'y a à faire!

Le petit garçon contemplait la scène, frissonnant d'horreur et de fascination. Les plumes du canard roux avaient les mêmes reflets que les yeux de Poulou. Et tous les deux avaient la même allure décharnée.

Le canard était terrorisé. Poulou cracha deux fois dans sa direction, mais il ne l'atteignit pas. Un dernier bout de pain restait au creux de sa main. Il le soupesa, l'air de se demander qui serait l'élu cette fois.

Il choisit un caneton à bec rouge qui poussait de grands cris sauvages et qui se hérissait pour paraître plus large.

– Ce sera un chef plus tard, murmura Poulou. Moi aussi je serai le chef, plus tard...

Et il offrit la nourriture en récompense des qualités qu'il prêtait à la bestiole. Il vit, mais trop tard, le Culbuto roux qui fondait d'une détente, doublait tout le monde... et qui gobait le pain!

L'œil noirci par la haine, le grand garçon regarda fixement l'animal et lui parla :

– Ça, c'est ton arrêt de mort, jojo. T'as mangé la nourriture du chef. T'aurais pas dû, t'es trop petit et trop moche.

Sa voix était basse, mais si chargée de menaces que le canard se figea comme s'il avait hurlé. La bête et le garçon s'observèrent.

– Qu'est-ce... ça veut dire quoi, «arrêt de mort»? questionna le petit garçon en chevrotant.

Poulou ne répondit pas. Il se pencha vers la mare; d'un geste foudroyant il frappa le canard roux à la gorge.

– Voleur! Voleur! gronda-t-il avec colère. Voilà ce qu'on leur fait, aux voleurs!

L'animal ouvrit un bec muet, plat comme une pince, et happa l'extrémité du bâton. Poulou tira, le canard tint bon. Il dériva vers le garçon qui faisait de violents moulinets pour libérer son arme. Elle se libéra.

Le canard reçut alors une volée de coups vengeurs sur le dos, la tête, le cou, et il se mit à pousser des clameurs de douleur. À moitié assommé, fou de détresse, il déploya brusquement les ailes et s'éleva dans une gerbe sonore sur la surface de l'eau.

Son bec claqua tout près de la joue de Poulou, son œil fixa en gros plan celui de son bourreau qui, saisi de frayeur, fit un bond de côté et dérapa dans la mare.

Le petit garçon ne faisait plus un geste, il était bouche bée et regardait tout ça.

Poulou avait pied. Il reprit sans mal son équilibre, il n'avait fait qu'avaler la tasse. Mais tout ce liquide boueux qui le buvait des pieds aux épaules l'épouvantait, et raide, tremblant, il s'agrippa à la rive, les mains enfoncées dans la terre. Un cri jaillit de sa figure :

– Aide-moi !

Le petit garçon, tout pâle, ne bougea pas.

Soudain, à un mètre, la bête resurgit de l'eau, les plumes dressées, la crête debout, giflant l'air dans de grands sursauts roux et des allures de chauve-souris. Poulou rampa à toute vitesse hors de la mare ; il ruisselait, il haletait. Il bascula loin sur l'herbe.

Sans reprendre souffle, il se tourna, serra une pierre dans son poing et visa de toutes ses forces.

Cela fit un bruit de coussin mal gonflé. Le canard tomba inerte, les ailes aplaties sur l'eau, tournoyant comme une barque sans avirons.

Son immobilité finit par rassurer le grand garçon qui se releva et revint lentement vers le bord. Se frottant le visage à sa manche mouillée, il jeta un regard alentour.

Le soleil piquetait les feuillages de petits cercles jaunes, les pêches tendaient leurs joues de pêches, et la campagne était silence. Les autres canards s'étaient réfugiés à l'extrême pointe du bassin, craintifs, alignés comme des tranches de fruits.

Poulou s'agenouilla. Du bout de sa branche, il approcha le corps qui flottait. Il avança un doigt. Toucha le flanc.

La bête frémit. Il recula d'effroi. Le cœur battait encore!

À côté, le petit garçon se mit à claquer des dents. Cet animal était peut-être un sorcier... Mémé lui avait lu un tas d'histoires où les animaux se métamorphosaient en humains...

Que se passerait-il... *Que se passerait-il quand celui-ci redeviendrait vivant?*

Il se vengerait! Il viendrait la nuit le tourmenter. Le blesser, lui croquer les yeux! Le tuer probablement... Il dirait: « Tu étais avec Poulou, Poulou aux yeux roux... »

Une chaleur brutale emplit la tête du petit garçon, une sensation bizarre qui lui monta aux oreilles, au nez, à la bouche, et qui plongea le soleil dans le noir.

Alors il se pencha, prit la bête au cou, et il serra. Il serra fort, longtemps, et sans regarder, et sans respirer.

Quand il relâcha, il étouffait.

La tête du canard retomba sur son poignet, à l'envers. Les paupières étaient ouvertes.

Le petit garçon leva les yeux.

Poulou tomba à genoux et se mit à creuser la terre avec les ongles; comme il n'allait pas assez vite, il se coucha à plat ventre et continua avec les coudes. Il jeta le cadavre dans le trou, le recouvrit de terre et de pierres qu'il tassa, il marcha dessus, ajouta de la mousse, des herbes, marcha dessus encore.

– Tu l'as tué, murmura-t-il enfin.

L'enfant ne répondit pas. Poulou le prit par le bras et tous deux s'éloignèrent.

Un chuintement sortait de la gorge du petit, comme du coton qu'on déchire, à chaque respiration. Ses vêtements étaient lourds, sa tête plus lourde encore. Quand il put parler, il dit :

– Il était moche et petit. Tu l'as dit.

Puis :

– C'était son arrêt de mort. Ça aussi, tu l'as dit.

Et il s'évanouit sous les pêches.

Poulou le regarda tomber comme il aurait regardé une feuille se détacher d'une branche. Sur le vert de l'herbe, la chemise de l'enfant fit une tache claire. Il s'agenouilla.

– Si je voulais, chuchota-t-il, je pourrais te la prendre, ta chemise.

Elle était exactement à la taille de Ginou, son dernier frère. Une chemise comme ça coûtait cher. Il n'avait qu'à tendre la main, la débou-tonner, et...

Le petit ne remuait pas.

– Si je voulais... répéta-t-il.

Mais lorsqu'il tendit la main vers l'enfant inanimé, ce ne fut pas pour le voler, mais pour le soulever et l'emporter dans ses bras. La boue de ses manches laissa des traînées brunâtres sur la petite chemise propre.

À peine eut-il poussé du pied la barrière de la maison que la grand-mère accourut, inquiète, sur le seuil.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Faux numéro

Rome l'enfer

Sombres citrouilles

Boum

Taille 42

La bobine d'Alfred

Broadway Limited (tome 1) :

Un dîner avec Cary Grant

Quatre soeurs (tome 1) : *Enid*

Quatre soeurs (tome 2) : *Hortense*

Quatre soeurs (tome 3) : *Bettina*

Quatre soeurs (tome 4) : *Geneviève*

Quatre soeurs, l'intégrale

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour la réédition en Médium + poche
© 1995, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 1995

ISBN 978-2-211-23622-5